

## Techniques de validation empirique des voyages imaginaires aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles

CORIN BRAGA

**Abstract:** *The scientific Revolution of the 17th c. changed not only the cognitive paradigm of natural sciences, but also that global Weltanschauung of the European. “The spellbound thinking” of the Middle Ages and the Renaissance gave room to the new Cartesian science, a shift also noticeable in the field of literature, which brought about a crisis of criteria of fiction legitimacy and artistic validity. The empirical philosophy of Bacon, Hume, Hobbes implied that the pact for realistic reading be reworded and brand-new strategies and techniques be invented so as to create the sensation of verisimilitude and plausibility. Faced with the threat of being declassified to the category of producers of “lies” and of “fictions” (as it happened with the chivalry novels during the Renaissance), at the dawn of modern age the authors aligned their texts to the principles of empirical testing and practical certification postulated by the exact sciences. My work explores this process of re-legitimacy within the frames of travel literature; more precisely it aims to show in what way extraordinary journeys started to borrow the tactics and practices from the stories of genuine travels.*

**Mots-clés :** *littérature du XVII<sup>e</sup> siècle, voyages imaginaires, pacte de lecture, David Hume, vérification empirique.*

Aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, si les philosophes rationalistes traitaient l'imagination comme la «folle du logis» et la source des erreurs, les empiristes et les matérialistes la subordonnaient et la faisaient dériver des sensations et des perceptions. Selon des auteurs comme Roger Bacon<sup>1</sup>, Thomas Hobbes<sup>2</sup>, John Locke<sup>3</sup> ou David Hume, les images de la fantaisie sont des *idoles*, des *duplicata* affaiblis et aléatoirement recombinaés des images reçues par les sens. Cela revient à dire que, pour garantir la véracité et la rigueur de l'entendement humain, il faut toujours vérifier les images et les idées subjectives en les rapportant et en les réduisant à leur source, les choses extérieures. Cette nouvelle attitude philosophique (et en général le changement plus large et diffus de la position de l'homme européen face à la réalité) a eu des répercussions sur la littérature aussi. Elle a déterminé la reformulation du pacte fictionnel établi entre l'auteur et son public.

Je vais essayer de mettre en relief les bases théoriques de la nouvelle convention de réalité à partir d'un paragraphe de David Hume. Dans la troisième partie du premier livre de *L'entendement*, le philosophe affirme : «Il est certain que nous ne pouvons prendre plaisir à un propos si notre jugement ne donne pas d'assentiment aux images qui sont présentées à notre fantaisie. La conversation de ceux qui ont pris l'habitude de mentir, fût-ce pour des choses sans importance, ne donne jamais la moindre satisfaction ; et cela, parce que les idées qu'ils

nous présentent, faute d'être accompagnées de croyance, ne font aucune impression sur l'esprit. Les poètes eux-mêmes, bien que menteurs par profession, s'efforcent toujours de donner un air de vérité à leurs fictions, et quand ils négligent totalement de le faire, leurs œuvres, si ingénieuses qu'elles soient, ne sont jamais susceptibles de nous procurer beaucoup de plaisir. Bref, nous pouvons observer que même lorsque les idées n'ont aucune sorte d'influence sur la volonté et les passions, la vérité et la réalité sont encore requises pour faire qu'elles divertissent l'imagination»<sup>4</sup>.

Conformément au présupposé empiriste, l'intellect, invoqué par David Hume en tant que «juge» des images de la fantaisie, n'est pas censé produire d'une manière intrinsèque, avec ses propres ressources, la preuve de véracité. Compte tenu du fait que pour les empiristes «la raison ne saurait jamais nous assurer que l'existence d'un objet quelconque implique toujours celle d'un autre»<sup>5</sup>, la faculté intellectuelle n'est pas tenue de démontrer par déduction et certifier par des critères immanents, comme chez les rationalistes, la vérité des images mentales. Tout ce qu'elle peut faire c'est de garantir la pertinence et la justesse logique des associations entre les «impressions présentes» (provenant d'une chose extérieure) et les «idées vives» (fabriquées par l'âme à partir d'impressions antérieures).

David Hume veut bien concéder que «le jugement et la fantaisie se prêtent une assistance réciproque»<sup>6</sup>, cependant il insiste sur le fait que tous les deux ne fournissent que des copies de la réalité, donc des certitudes de seconde main. D'un autre côté, l'accord entre les «impressions de réflexion» et les «impressions de sensation» ne garantit, lui non plus, le bien-fondé de ce complexe représentatif, il peut tout au plus créer des «opinions de croyance», donc des images mentales investies d'une charge affective similaire aux images des sens. Les menteurs, de même que les fous, n'arrivent même pas à créer ce semblant de réalité et c'est pourquoi leurs discours n'ont aucune influence sur les passions et la volonté du public.

Le critère crucial pour que les idées puissent être investies de croyance est leur enracinement dans l'expérience. Pour que l'imagination arrive à divertir le philosophe, «la vérité et la réalité sont encore requises» ; le jugement ne peut donner son assentiment qu'aux images de la fantaisie qui peuvent être vérifiées dans la réalité extérieure. S'ils veulent «faire impression sur l'esprit», les parleurs doivent soit garantir leurs idées par des preuves empiriques, et alors ils sont des philosophes et des scientifiques qui discutent de la vérité, soit «s'efforcer de donner un air de vérité à leurs fictions», et alors ils sont des poètes qui inventent des choses, illusoire certes, mais belles. Tous les autres sont soit des charlatans, qui se proposent de charger malhonnêtement leurs idées de passions impropres, soit des fanatiques et des fous, qui n'arrivent pas ou plus à distinguer les idées trop vives des impressions des sens.

Nous avons ici le noyau du nouveau paradigme littéraire qui s'est imposé aux aubes de l'âge moderne. Pour procurer le plaisir, la littérature doit, de même que la philosophie, toucher l'esprit, c'est-à-dire utiliser des idées vives reliées à des impressions présentes. Bien que «menteur par profession», donc spécialiste de la fiction, le poète est obligé de faire semblant dire la vérité. Il doit se ranger du côté des philosophes, s'il ne veut pas se voir relégué dans la catégorie des imposteurs et des fous. La littérarité est associée à la vérité empirique. Le concept antique de «mimesis» souffre une mise à jour. Dans les poétiques inspirées par l'empirisme, copier la réalité devient créer des «impressions de réflexion» (images de la

fantaisie) qui imitent et irradiant la même force que les «impressions de sensation» (images des sens).

La critique rationaliste de la fantaisie se voit donc renforcée par la nouvelle mentalité scientifique et pratique basée sur l'idée de vérification par l'expérience. Il est vrai que, pour mieux mettre en page l'opposition entre l'Angleterre et l'Utopie, Thomas More déjà avait plaqué l'aventure de Raphaël Hythlodée sur le canevas du voyage de Magellan raconté par Pigafetta<sup>7</sup>. Mais il l'avait fait pour le plaisir du «jeu d'esprit» et non mû par l'anxiété que son récit ne sera pas reçu à cause d'invraisemblance. Or, voilà que, un siècle et demi plus tard, un auteur comme Joshua Barnes se trouve dans la position de se plaindre, dans l'introduction de *Gerania* (1686), qu'il y a «*such an innate Principle in the Hearts of most Men, that they are able to admit nothing for current, but what is obvious, nor reckon any Thing credible, unless it be visible*»<sup>8</sup>. Du point de vue de l'invention narrative, *Gerania* est une société idéale attribuée à «*a little sort of People, Anciently Discoursed of, called Pygmies*», habitant une île du Gange. Comme on le sait, les Pygmées sont une des races merveilleuses de la littérature du Moyen Age, de même que par exemple les Garamantes. Cependant, si au XVI<sup>e</sup> siècle l'auteur espagnol Antonio de Guevara n'avait eu aucun problème de faire des Garamantes les porteurs de sa société idéale<sup>9</sup>, un siècle plus tard Joshua Barnes se voit obligé de monter toute une démonstration (avec des arguments d'autorité, de probabilité et enfin d'allégorie pédagogique) pour justifier la présence des Pygmées dans son récit.

Le nouvel public auquel s'adresse Joshua Barnes n'est plus prêt à accepter les conventions de la «pensée enchantée» médiévale, il ne croit qu'à ce qui est «évident» et «visible». Le résultat de cette censure imposée par l'attitude empirique aux textes littéraires a été la formulation et l'introduction du critère de vraisemblance. Du Plaisir donne, dans ses *Sentiments sur les lettres et l'histoire avec des scrupules sur le style* (1683), une expression concentrée de l'insatisfaction provoquée par les «grands Romans» de la tradition : «Il n'est pas difficile de trouver le sujet de cette aversion : leur longueur prodigieuse, ce mélange de tant d'histoires diverses, leur trop grand nombre d'acteurs, la trop grande antiquité de leurs sujets, l'embarras de leur constructions, leur peu de vraisemblance, l'excès dans leur caractère, sont des choses qui paroissent assez d'elles-mêmes»<sup>10</sup>. Du Plaisir vise en première place les romans de chevalerie, que Cervantes avait déjà pris en dérision dans son *Don Quixote*. Mais les voyages extraordinaires et fantastiques rentraient dans la même catégorie de récits anarchétiques et manquant complètement au critère de vraisemblance.

La retraite du soutien du public pour les textes de fiction peut être mise en évidence, d'une façon emblématique, par le destin des *Voyages* de Jean Mandeville. Publié au XIV<sup>e</sup> siècle, ce roman se trouvait au point de confluence entre une série d'*Itinéraires* plus ou moins réels (Jean de Plan Carpin, Odoric de Pordenone, Guillaume de Rubrouck, Marco Polo, etc.) et un corpus de voyages fictifs (*El libro del conocimiento*, *Itinerarius Joannis de Hese*, le *Pèlerinage du chevalier Arnold von Harff*, *El libro del infante don Pedro de Portugal*, etc.)<sup>11</sup>. Composés en cabinet, les *Voyages* de Mandeville compilaient d'une manière presque exhaustive et en même temps plaisante des informations sur l'Asie lointaine et fabuleuse reprise aux textes antérieurs. Puisque à l'époque le canon littéraire était construit sur des critères non-empiriques, comme le respect inconditionné de la tradition ou l'acceptation des «merveilles» folkloriques en base de l'acceptation des miracles divins, les *Voyages* ont joui d'une grande autorité pendant

les siècles suivants. Traduits en plusieurs langues, ils ont été utilisés par des cosmographes comme Sébastien Münster, Andrea Bianco ou Martin Behaim et occupaient une place importante dans la bibliothèque de travail de Christophe Colomb, qui les prenait pour source de savoir sur l'Asie. Les premiers auteurs de recueils d'explorations, Richard Willes dans *Histoire of Travaile* (1577), Robert Hakluyt dans *Principall Navigations* (1589) ou Samuel Purchas dans ses *Pilgrimes* (1625), ont inclus spontanément les *Voyages* de Mandeville dans leurs compilations.

Cependant, au XVII<sup>e</sup> siècle, avec le changement de paradigme, Jean Mandeville commence à passer pour un «raconteur de mensonges». L'évêque Joseph Hall parle des «*whetstone leasings of old Mandeville*» et Richard Brome prend Mandeville comme point de mire pour sa satire *Les antipodes*<sup>12</sup>. Robert Hakluyt exclut les *Voyages* de sa deuxième édition des *Principales navigations*<sup>13</sup> et en général plus personne n'est disposé de donner crédit à ce type de récits. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Mandeville sera même accusé de charlatan et faussaire. Si à la fin du Moyen Âge le public tendait à créditer inconditionnellement tous les textes présentés comme «réalistes», voilà qu'à l'Âge de la raison et de l'expérience la suspicion se généralise, les «esprits forts» doutant même des relations non fictives. Est symptomatique en ce sens le traitement du récit de l'expédition, bien vraie, de François Leguat aux Mascareignes<sup>14</sup>, que non seulement le public du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi un théoricien comme Geoffroy Atkinson, au début du XX<sup>e</sup> siècle, continuait de considérer un texte fictionnel<sup>15</sup>.

Gustave Lanson, déjà, avait remarqué que, ensemble avec le raisonnement abstrait, le concept d'expérience a joué un rôle considérable dans l'évolution de la pensée européenne des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>16</sup>. Dans ce cadre d'histoire des idées, la philosophie empirique a provoqué une crise structurelle du genre romanesque, l'obligeant à changer de direction. C'est à cette époque que, dans les termes de la critique littéraire anglo-saxonne, le «*romance*» a été doublé et supplanté progressivement par le «*novel*». Si les anciens romans (les «*romances*») étaient subsumés à une liberté anarchique de la fantaisie, les nouveaux romans (les «*novels*») ont été soumis à des critères de cohérence logique (visant la structure organique interne) et empirique (visant la vraisemblance, donc le rapport avec le vécu et la réalité externe).

La séparation des genres apparaît déjà à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand Charles-Georges-Thomas Garnier organise sa grande compilation de textes narratifs en voyages «romanesques» d'un côté (vol. 1–12) et voyages merveilleux (13–25), allégoriques (26–270), «amusants, comiques et critiques» (28–30), songes et visions (31–32) et «cabalistiques» (33–36) de l'autre<sup>17</sup>. Plus proche de nous, Geoffroy Atkinson partage le genre des voyages imaginaires, qui constituent le véhicule des voyages en utopie aussi, en voyages extraordinaires, d'un côté, et voyages fantastiques, merveilleux, satiriques et allégorique, extra-terrestres et souterrains, de l'autre. Caractérisés par un réalisme géographique, les voyages extraordinaires s'opposent aux autres types de voyages, qui transgressent les conventions réalistes<sup>18</sup>. Dernièrement, Jean-Michel Racault a refondu la terminologie, désignant les «*novels*» (ou récits «romanesques» ou «voyages extraordinaires») – voyages réalistes, et les «*romances*» – voyages fantaisistes, satiriques, allégoriques ou merveilleux<sup>19</sup>.

Les utopies, qui sont symbiotiquement liées aux voyages imaginaires<sup>20</sup>, n'ont pas échappé à l'attaque de l'empirisme. Le mot même d'utopie a été rapidement chargé d'une connotation péjorative et dépréciative. Si Thomas More, dans l'esprit ironique d'Erasmus et

de la Renaissance, sous-minait lui-même sa société idéale, la plaçant «nulle part», les intellectuels des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles n'ont plus résonné au jeu d'esprit et à la subtilité de More. Ils ont «oublié» la composante d'autoironie du terme «ou-topie» et l'ont figée dans la signification de cité inexistante et improbable.

Alice Stroup a fait une bonne analyse de l'impact de la «culture du criticisme» sur la pensée utopique française. Dans les années 1660, Charles Sorel utilisait le mot «utopie» pour souligner l'impraticabilité de certains textes politiques. Utopie était synonyme de «gouvernement imaginaire», comme ceux de l'*Utopie* de More et de l'*Histoire du grand et admirable royaume d'Antangil*. Cinquante ans plus tard, en 1715, le *Journal des sçavans* continuait de traiter l'œuvre du chancelier anglais comme «un système politique, bon en certaines choses, mais répréhensible en d'autres, et impossible dans la pratique»<sup>21</sup>. L'utopie était contestée sur la base de son manque de plausibilité empirique. Ou encore plus, elle était abhorrée comme un projet impraticable, répréhensible, plaquée sur une psychologie humaine irréaliste<sup>22</sup>.

Pour éviter le risque de retomber dans la catégorie des «romances» (du côté narratif) et des traités politiques fantaisistes (du côté de la proposition sociale), les voyages utopiques se sont vus obligés de changer de stratégie narrative. Confrontés à l'incrédulité et aux réticences du public, les utopistes ont commencé à chercher des parades pour contrecarrer l'accuse d'invention et de mensonge. Percy G. Adams a passé en revue quelques défenses mises en place par les auteurs des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles : le recours à des espèces de non-fiction (histoires de vie, lettres, mémoires, journaux, voyages, etc.) ; le basculement du roman du côté de la fiction dans la non fiction (la relation de voyage, l'histoire, etc.) ; la contre accuse portée aux critiques de l'utopie d'être des ignorants commodes qui jugent depuis leur cabinet des choses qu'ils ne peuvent pas vérifier eux-mêmes ; la prétention que la vérité des récits réside non dans le sens superficiel, empirique, mais dans le sens profond, philosophique, allégorique ; la fonction éducative et donc le bien-fondé de l'utilisation de l'invention dans l'histoire, etc.<sup>23</sup>

En fin de compte, le changement de paradigme provoqué par l'attitude empirique et pragmatique visait la convention (esthétique) de réalité. Pour faire rentrer leurs textes dans le nouvel horizon d'attente, les auteurs se sont vu obligés d'inventer des nouvelles stratégies capables de provoquer la «suspension du doute» («*willing suspension of disbelief*»). Pierre Ronzeaud énumère plusieurs éléments de cette «stratégie de la vraisemblance», qui touchent au genre («la relation du voyage imaginaire se présente d'abord comme un document, c'est-à-dire un texte réel dont on raconte la découverte, que l'on décrit concrètement avec un rare souci de précision matérielle, dont on expose les transformations (copies ou traductions), et dont l'existence véritable est cautionnée par le témoignage de personnages investis d'autorité qui l'ont eu entre les mains»), au style («la simplicité du style du manuscrit»), au statut du narrateur, invoqué comme personnage réel («les preuves fondés sur la biographie du héros-narrateur»), aux techniques de «*captatio benevolentiae*» et de confiance («l'hypercritique qui, par la critique des témoignages antérieurs ou des fabulations irréalistes, semble garantir l'exactitude d'une relation passée au crible d'une conscience aussi exigeante que celle de son éditeur-présentateur», «l'affirmation corollaire de l'existence du merveilleux dans le réel qui permet d'intégrer des inventions pour le moins surprenantes dans la même relation, et en rejetant la responsabilité sur la variété de la Nature ou de la Création si fécondes en prodiges») et aux

autres tactiques narratives, comme celle des «sas» (des épisodes intermédiaires qui préparent le passage vers l'ailleurs, de notre monde au monde utopique)<sup>24</sup>.

Un autre théoricien de l'utopie, Jean-Michel Racault, estime que le concept de vraisemblance inclut trois notions, celles de possibilité physique, de probabilité statistique et de plausibilité psychologique. Sur ces bases, il produit une liste encore plus détaillée des «procédés d'authentification» utilisés par les auteurs de voyages utopiques. Il distingue entre les procédés d'authentification intrinsèques, qui jouent à l'intérieur de l'œuvre, et ceux extrinsèques, qui accompagnent le texte de l'extérieur. Parmi les techniques internes censées produire un «effet de réel» se rangent le recours aux lexiques scientifiques et techniques (géographie, météorologie, navigation, etc.), la multiplication des détails descriptifs, des inventaires et des énumérations, la description minutieuse du monde concret (la «méthode circonstancielle» de Daniel Defoe), le souci de construire un «chronotope» complet, le récit à la première personne, etc. Enfin, parmi les procédés d'authentification externes se trouvent les préfaces et les notices accompagnant la relation, le rôle attribué au narrateur, à l'éditeur, à l'imprimeur (souvent fictifs) en tant que garants du récit, les informations sur la maison d'édition, le lieu et la date, etc.<sup>25</sup> On peut ajouter aussi les cartes, les illustrations et les glossaires qui souvent escortent le texte.

C'est ainsi que, à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les auteurs de romans utopiques ont commencé à renoncer à la convention de type fictionnel et à adopter ou du moins à imiter la convention de type «réaliste». «L'utopie classique, montre Christian Marouby, fiction pour les besoins de la présentation, emprunte aux véritables histoires de voyages un appareil narratif qui lui donne une sorte de caution de réalité. Elle tente en observant leurs conventions de se faire accréditer parmi elles. La ruse, aujourd'hui, peut bien nous sembler transparente ; elle mène cependant très loin dans l'élaboration d'une illusion de vraisemblance»<sup>26</sup>. Selon l'analyse d'Alice Stroup, entre les livres de voyages véritables et ceux inventés s'est établie une relation biunivoque et symbiotique. Si les autres classes de romans étaient présentées d'habitude comme fictionnels, les voyages utopiques se déguisaient sous les faits réels. Les utopistes cherchaient la crédibilité en imitant l'empirisme des relations d'exploration<sup>27</sup>.

Si Cyrano de Bergerac, dans *L'autre monde* (1649) et *l'Histoire comique des états et empires du soleil* (1657), comptait encore sur un pacte de lecture «merveilleux» qui lui permettait d'introduire le fantastique sans se soucier des motivations et des justifications, moins d'un siècle plus tard Jonathan Swift se sent obligé d'«empaqueter» les *Voyages de Gulliver* (1726), qui présentent des places tout aussi inaccoutumées que celles de Cyrano, dans une narration de voyage imitant les journaux de bord. Sans doute, Swift utilisait le procédé d'une manière évidemment ironique, mais toute une pléiade d'autres auteurs, comme Denis Vairasse d'Alais (*Histoire des Sévarambes*, 1675), Simon Berington (*Mémoires de Gaudentio di Lucca*, 1737), Ralph Morris (*The Life and Astonishing Adventures of John Daniel*, 1751) ou Robert Paltock (*The Life and Adventures of Peter Wilkins*, 1751), l'ont adopté très sérieusement et systématiquement, se refusant de faire le moindre «clin d'œil» complice aux lecteurs.

Ces auteurs étaient même disposés à sacrifier leur propre nom et renommée, se faisant éclipser par leurs personnages. Par exemple, de l'auteur de *The Life and Astonishing Adventures of John Daniel*, qui se présente comme Ralph Morris, on ne sait rien d'autre que c'est lui qui prétend avoir recueilli l'histoire de la bouche même du personnage («taken from his own

mouth»)<sup>28</sup>. De l'auteur du *Passage du Pôle Arctique au Pôle Antarctique par le centre du Monde* (1721)<sup>29</sup>, qui se présente comme un des protagonistes de l'aventure, on ne sait rien du tout, de même que l'auteur du *Voyage to the World in the Centre of the Earth. Giving an account of the manners, customs, laws, government and religion of the inhabitants. Their persons and habits described: With several other Particulars. In which is introduced, The history of an inhabitant of the air, written by Himself. With some account of the planetary worlds* (1755) continue de susciter des débats quant à son identité<sup>30</sup>. Même Casanova présente ses *Vingt journées d'Edouard et d'Elizabeth* comme un «roman inconnu adapté par J.-M. Lo Duca». Si la censure théologique et administrative poussait les auteurs à l'anonymat par peur des représailles, voilà que la censure empirique exerce un effet similaire, l'obscurcissement de la figure du créateur étant une des stratégies de la vraisemblance.

Les «pactes de lecture» proposés par les utopistes parcouraient toute l'échelle des inventions et des jeux d'esprit, de la simple mimétique du discours non fictionnel et des motivations prétendument ingénues à des complicités savantes et des ironies mordantes. Pour ne donner qu'un exemple, Hervé Pezron de Lesconvel introduit sa *Nouvelle relation du Voyage du prince de Montberaud dans l'isle de Naudely* (1706) par l'apologie suivante : «On croit qu'il seroit assez inutile de marquer ici en quelle Partie du Monde l'Isle de Naudely est située : par qui, et en quels tems la découverte en a été faite, etc. On a gardé là-dessus un profond silence, afin de laisser la liberté aux sçavans de faire sur ce sujet toutes les réflexions qu'ils estiment à propos. Ils la placeront, s'ils veulent, dans les espaces imaginaires ; et au lieu d'un Etre Physique, ils en feront un Etre de Raison»<sup>31</sup>.

Les flèches ironiques de Hervé Pezron de Lesconvel ciblent tous les étages du «congloméré» utopique : le niveau de l'infradiscours, c'est-à-dire de la réalité sous-jacente des explorations empiriques (la pratique du «secret» maintenu par les explorateurs et les gouvernements qui veulent garder pour eux les coordonnées des places nouvellement découvertes) ; le niveau du discours utopique (les parades – stéréotypées – de la vraisemblance : description systématique de la position géographique, de l'histoire, de l'organisation sociale, etc.) ; enfin, le niveau du métadiscours critique, du public savant. Contre-attaques anticipées aux possibles accusations d'invraisemblance et d'invention, de manque de respect aux conventions du genre, et aux tentatives de rationalisation allégorique, les rétorques de Lesconvel témoignent des multiples somations, pragmatiques, empiriques, rationnelles et poétiques qui assiégeaient les auteurs d'utopies.

Le clonage des voyages extraordinaires et utopiques sur les récits de voyages véritables a réussi à leur conférer souvent une crédibilité non seulement esthétique, mais aussi pragmatique et sociale. Les stratégies de création de la vraisemblance sont arrivées à une telle virtuosité qu'elles ont commencé à créer une sorte de malaise d'orientation. Manié avec adresse, le nouveau pacte de lecture amenait le public dans l'incapacité de décider du statut des textes qui lui étaient offerts. Souvent les lecteurs ne pouvaient pas dire si les récits qu'ils lisaient étaient fictionnels ou non fictionnels. Si aujourd'hui, avec l'expérience de lecture accumulée entre temps, on pourrait dire que le public a réussi à s'armer d'intuitions et d'instruments de discrimination assez efficaces (bien que des scandales comme celui autour de Carlos Castaneda peuvent indiquer autre chose), il est évident que les lecteurs des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles étaient beaucoup plus vulnérables aux confusions.

Pour exemplifier la difficulté de trancher avec les instruments de l'époque entre vérité et vraisemblance, je vais invoquer un cas extrême, celui des voyages lunaires. Je dis «extrême» parce que, à cause de l'improbabilité physique des expéditions astrales à cette période, la catégorie met le mieux en relief la situation dans laquelle la vraisemblance littéraire surclasse la probabilité physique et l'expérience empirique. Les relations de voyages extraordinaires sur des continents austraux ou dans des îles inconnues pouvaient encore bénéficier de la circonstance atténuante que la mappemonde terrestre n'était pas encore complètement dévoilée. Des explorations hasardées ou systématiques pouvaient toujours découvrir des zones vierges et cette évidence courante faisait partie des techniques de crédibilité mises en marche par les écrivains.

En revanche, les voyages lunaires, bien que déclarés possibles par des philosophes et des scientifiques du XVII<sup>e</sup> siècle, n'avaient aucune preuve empirique à leur appui. Or voilà que la stratégie de vraisemblance utilisée par les narrateurs arrivait à se substituer, de même que pour les voyages terrestres et maritimes, aux témoignages pragmatiques. A. G. H. Bachrach, parlant des «menteurs lunaires» («*Luna Mendax*») Francis Godwin et John Wilkins, observe que «la méthode la plus ancienne et la plus solide pour garantir la suspension délibérée du scepticisme («*willing suspension of disbelief*») est celle de vêtir tout événement étrange de détails réalistes concernant la vie quotidienne. [...] La deuxième est d'assurer la plausibilité rationnelle sur la base de faits scientifiques et habilités technologiques universellement reconnus. Et seulement après on peut aussi faire place à des spéculations intelligentes, ingénieuses, ironiques ou émotionnelles»<sup>32</sup>.

Ces tactiques avaient du succès, comme le démontre le cas de David Russen, un propagandiste de la théorie des mondes habités, à la suite de John Wilkins et Bernard de Fontenelle. Dans son *Iter Lunare : or a Voyage to the Moon* (1703), Russen reprend le traité de John Wilkins et les fictions de James Godwin et Cyrano de Bergerac, pour analyser la probabilité que la Lune soit habitée et les possibilités de l'homme d'y arriver. Ce qui est déroutant, hallucinant même, est que notre savant, auteur d'un traité prétendument scientifique, utilise indistinctement comme des sources les trois écrivains cités, bien que le premier est philosophe et les deux autres littéraires. Parmi les moyens de locomotion, par exemple, il cite sur le même plan les «gansas» de James Godwin, le «chariot volant» de John Wilkins et le «câble» képlérien de la gravitation<sup>33</sup>.

Tout se passe comme si David Russen était incapable de distinguer entre les types de discours et les pactes fictionnels. Pour lui il n'y a apparemment que deux attitudes possibles en face d'un récit de voyage : soit de l'accepter comme réel, en tant qu'il est vraisemblable et n'est pas invalidé par des expériences rapportées, soit le rejeter comme charlatanerie, en tant qu'il ne produit pas l'effet de véridicité. Sans organe pour ce qu'on peut appeler la convention fictionnelle, David Russen applique mécaniquement le critère empirique à un auteur pourtant ironique comme Cyrano de Bergerac et, fort de l'accuse de supercherie («relations fausses»), il s'applique très sérieusement à prouver que *L'autre monde* n'est pas un voyage lunaire réel<sup>34</sup>. Cette attitude témoigne de la labilité de la distinction dans l'époque entre fiction et non-fiction et finalement de la réussite de la littérature à construire une stratégie de la vraisemblance menée jusqu'au trompe-l'œil.



## NOTES

- <sup>1</sup> Voir Francis Bacon, *Novum organum*, Introduction, traduction et notes par Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, PUF, 1986.
- <sup>2</sup> Thomas Hobbes, *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*, Traduit de l'anglais, annoté et comparé avec le texte latin par François Tricaud, Paris, Editions Sirey, 1971.
- <sup>3</sup> John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit par [Pierre] Coste, Edité par Emilienne Naert, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1989.
- <sup>4</sup> David Hume, *L'Entendement. Traité de la nature humaine*, Livre I, partie III, section X, Traduction inédite par Philippe Baranger et Philippe Saltel, Présentation, notes, index, bibliographie et chronologie par Philippe Saltel, Paris, Flammarion, 1995, p. 189.
- <sup>5</sup> *Ibidem*, Livre I, partie III, section VII, pp. 161–162.
- <sup>6</sup> *Ibidem*, p. 191.
- <sup>7</sup> Voir André Prevost, *L'utopie de Thomas More*, Présentation, texte original, apparat critique, exégèse, traduction et notes, Préface de Maurice Schumann, Paris, Mame, 1978.
- <sup>8</sup> Joshua Barnes, *Gerania, A New Discovery of a little Sort of People, anciently, discoursed of, called Pygmies: With a Particular Description of their Religion and Government, Language, Habit, Statue, Food &c. Their remarkable Affability and Generosity to Strangers; the Age they commonly arrive at; their Abhorrence of Riches and Deceits; their wonderful skill in the Sciences; the Grandeur and Magnificence of the Court; and the Elegance of their Temples, Castles, and other publick Buildings, Printed for R. Griffiths at the Dunciad, in St. Paul's Church-yard, 1750, p. ii.*
- <sup>9</sup> Antonio de Guevara, *Relox de príncipes*, 1532.
- <sup>10</sup> *Apud* Jean-Michel Racault, *L'utopie narrative en France et en Angleterre. 1675–1761*, Oxford, The Alden Press, 1991, p. 296.
- <sup>11</sup> Voir Corin Braga, *Le Paradis interdit au Moyen Âge. La quête manquée de l'Eden oriental*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 330–377, et *Idem*, *La quête manquée de l'Avalon occidentale. Le Paradis interdit au Moyen Âge –2*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 193–216.
- <sup>12</sup> Voir l'*Introduction* aux *The Travels of Sir John Mandeville*, Translated with an Introduction by C. W. R. D. Moseley, Middlessex, New York, Victoria, Ontario, Auckland, Penguin Books, 1983, p. 9.
- <sup>13</sup> *The Principall Navigations, Voiages and Discoveries of the English Nation, made by Sea or over Land, to the most remote and farthest distant Quarters of the earth, at any time within the compasse of these 1500 yeeres*, in I vol. 1589; Deuxième édition, in III vols., 1598–1600; Edition moderne: With an Introduction by John Masefield, in 8 vols., Published in London & Toronto by J. M. Dent and Sons Limited, and in New York by E. P. Dutton & Co. in the year MCMXXVII (1927).
- <sup>14</sup> François Leguat, *Aventures aux Mascareignes. Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes Orientales*, 1707 (Texte intégral), Introduction et notes de Jean-Michel RACAULT, Suivi de *Recueil de quelques mémoires servant d'instruction pour l'établissement de l'île d'Eden*, par Henri DUQUESNE (1689), Paris, Editions de la Découverte, 1984.
- <sup>15</sup> Geoffroy Atkinson, *The extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720*, Paris, Honoré Champion, 1922, pp. 35–65.
- <sup>16</sup> Gustave Lanson, «La formation de l'esprit philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle», in *Revue des Cours et Conférences*, décembre. 1907-décembre 1909, et «Le rôle de l'expérience dans la formation de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle en France», in *Revue du Mois*, tome IX, 1910.
- <sup>17</sup> Charles-Georges-Thomas Garnier (éd.), *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, Amsterdam & Paris, vol. 1–39, 1787–1789.
- <sup>18</sup> Geoffroy Atkinson, 1922, pp. 7, 11, 25.
- <sup>19</sup> Jean-Michel Racault, 1991, p. 257.
- <sup>20</sup> Pour la dépendance placentaire entre l'utopie et le voyage imaginaire, voir Krishan Kumar, *Utopianism*, Bristol, J. W. Arrowsmith Ltd., 1991, pp. 89, 31 et Bronislaw Baczko, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978, p. 33.
- <sup>21</sup> *Apud* Alice Stroup, «French Utopian Thought: The Culture of Criticism», in David Lee Rubin & Alice Stroup (éd.), *Utopia 1: 16<sup>th</sup> and 17<sup>th</sup> Centuries*, EMF (*Studies in Early Modern France*), Volume 4, Charlottesville, Rookwood Press, 1998, p. 3.
- <sup>22</sup> *Idem*, «Foigny's Joke», in *ibidem*, p. 165.
- <sup>23</sup> Percy G. Adams, *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1983, pp. 88–97.

- <sup>24</sup> Pierre Ronzeaud, *L'utopie hermafrodite. La «Terre australe connue» de Gabriel de Foigny*, Avant-propos de Wolfgang Leiner, Marseille, Publication du C.M.R. 17, 1982, pp. 111–126.
- <sup>25</sup> Jean-Michel Racault, 1991, pp. 310–312 sqq.
- <sup>26</sup> Christian Marouby, *Utopie et primitivisme, Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Seuil, 1990, p. 16.
- <sup>27</sup> Alice Stroup, «French Utopian Thought: The Culture of Criticism», in David Lee Rubin & Alice Stroup (éd.), 1998, p. 18.
- <sup>28</sup> [Ralph Morris], *The Life and Astonishing Adventures of John Daniel*, couverture. La liste d'autorités de la Bibliothèque Nationale de France ne donne rien sur lui, alors que celle de la Bibliothèque du Congrès de Washington lui donne comme date de naissance 1751 et lui attribue un deuxième livre, *Flying and no failure!*, Totham, Printed by C. Clark 1848.
- <sup>29</sup> Livre qui pourtant a eu du succès, puisqu'il a été réédité en 1723 sous le titre *Relation d'un voyage du Pôle Arctique au Pôle Antarctique par le Centre du Monde. Avec la description de ce périlleux Passage, & des choses merveilleuses & étonnantes qu'on a découvertes sous le Pôle Antarctique*.
- <sup>30</sup> Dernièrement, Gregory Claeys, 1994, a proposé comme possible auteur William Bingfield.
- <sup>31</sup> [Hervé Pezron de Lesconvel], *Nouvelle relation du Voyage du prince de Montberaud dans l'isle de Naudely*, Où sont rapportées toutes les Maximes qui forment l'Harmonie d'un parfait Gouvernement, Enrichi de Figures, A Merinde, Chez Innocent Démocrite, à l'Enseigne de la Devisse, Imprimée cette année présente, 1703, pp. XII-XIII.
- <sup>32</sup> A. G. H. Bachrach, «Luna Mendax : Some Reflections on Moon-Voyages in Early Seventeenth Century England», in Dominic Baker-Smith & C. C. Barfoot (éd.), *Between Dream and Nature : Essays on Utopia and Dystopia*, Amsterdam, Rodopi, 1987, p. 80.
- <sup>33</sup> David Russen, *Iter Lunare*. Containing some considerations on the nature of that planet. The possibility of getting thither. With other pleasant conceits about the inhabitants, their manners and customs, London, Printed for J. Nutt, near Stationers-Hall, 1703, pp. 38 sqq.
- <sup>34</sup> *Ibidem*, pp. 61–62.

## BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- Percy G. Adams, *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1983.
- Francis Bacon, *Novum organum*, Introduction, traduction et notes par Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, PUF, 1986.
- Joshua Barnes, *Gerania, A New Discovery of a little Sort of People, anciently, discoursed of, called Pygmies: With a Particular Description of their Religion and Government, Language, Habit, Statue, Food &c. Their remarkable Affability and Generosity to Strangers; the Age they commonly arrive at; their Abhorrence of Riches and Deceits; their wonderful skill in the Sciences; the Grandeur and Magnificence of the Court; and the Elegance of their Temples, Castles, and other publick Buildings*, Printed for R. Griffiths at the Dunciad, in St. Paul's Church-yard, 1750.
- Corin Braga, *Le Paradis interdit au Moyen Âge. La quête manquée de l'Eden oriental*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Charles-Georges-Thomas Garnier (éd.), *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, Amsterdam & Paris, vol. 1–39, 1787–1789.
- Thomas Hobbes, *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*, Traduit de l'anglais, annoté et comparé avec le texte latin par François Tricaud, Paris, Editions Sirey, 1971.
- David Hume, *L'Entendement. Traité de la nature humaine*, Livre I, partie III, section X, Traduction inédite par Philippe Baranger et Philippe Saltel, Présentation, notes, index, bibliographie et chronologie par Philippe Saltel, Paris, Flammarion, 1995.
- Krishan Kumar, *Utopianism*, Bristol, J. W. Arrowsmith Ltd., 1991, pp. 89, 31 et Bronislaw Baczkowski, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978.
- John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit par [Pierre] Coste, Edité par Emilienne Naert, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1989.
- Christian Marouby, *Utopie et primitivisme, Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Seuil, 1990.
- André Prevost, *L'utopie de Thomas More*, Présentation, texte original, appareil critique, exégèse, traduction et notes, Préface de Maurice Schumann, Paris, Mame, 1978.